

préfectorale de Versailles; et son fils Pierre, âgé de deux ans.

Le théâtre de la catastrophe

La station de Villepreux-les-Clayes, où s'est produite la catastrophe, est située à 29 kilomètres de Paris, sur la ligne de Paris à Gargenville-Paris-Drux, au sud de la forêt de Marly, au nord-ouest de Saint-Cyr. Le voyageur qui suit cette ligne dans la direction de Drux, laisse à sa droite le rd de Gargenville, vers Renneville, et aperçoit sur sa gauche la masse verdoyante du bois des Clayes et du bois d'Arcy. C'est un site bien connu des Parisiens qui visitent dans la banlieue ouest.

APRÈS LA COLLISION

Nous avons indiqué l'endroit précis où s'est produite la catastrophe. Là, la ligne du chemin de fer serpente dans la vallée entre deux champs verdoyants, qui joliment de loin en loin quelques boqueteaux dans la direction de la forêt d'Arcy. Le gare, comme beaucoup de gares de banlieue, est une maisonnette, située au milieu d'arbres. A côté, le jardin traditionnel, qui est maintenant dévasté, foule aux pieds par des soldats qui depuis hier soir travaillent au débarrasser, et par des curieux avides de voir l'emplacement du sinistre.

Le spectacle est en effet lamentable. Pour arriver à la gare en venant de Paris on est obligé de traverser le passage à niveau près duquel l'accident a eu lieu. Sur les rails, la locomotive déformée par le feu, soulevée par l'eau, est couchée en travers des voies.

A côté, le tender est sans dessus dessous; nous le verrons dans quelques minutes sous l'effort des crues se redresser et laisser libre la voie descendant qu'il barrait; quant au fourgon, projeté avec violence hors de la ligne, il est tombé dans un champ voisin.

Sur toute la longueur de la ligne, devant la gare, au milieu des voies, gisent des objets divers: morceaux de bois, d'acier, des boulons, etc., éparpillés dans l'incendie, ou non pas encore le temps de retourner. De l'autre côté de la gare, ce qui reste du wagon-restauration fume encore. Des autres wagons brûlés, il ne reste connus que moins que les bogies.

HORRIBLES DÉCOUVERTES

Sous le soleil ardent les soldats du dépôt de remonte de Saint-Cyr, qui dirigent les ingénieurs du réseau et M. Crimal, chef de la section, s'acharnent à relayer la machine et le tender à déblayer la voie. Ils ont découvert trois cadavres. A sept heures ce matin, sous le tender, au milieu des cendres noires, ils ont retiré quatre bustes de femmes.

A neuf heures et demi dans les charbons du foyer de la locomotive ils ont recueilli des débris informes qu'on suppose être ceux du corps d'une femme. Mais pour pouvoir les enlever ils ont été obligés d'émonter les charbons encore fumants. Ces débris d'os, de chair, de muscles ramassés, avec une pelle, ont été déposés dans un sac, autrement, sont placés dans la salle d'attente de la gare, transformée en morgue, à côté des autres cadavres qui sont plus figure humaine, les troncs d'hommes ou de femmes, les bras et les mains éparpillés au milieu des charbons, secoués, sans même rechercher le souvenir d'un père, d'une mère ou d'un enfant.

Devant ce funèbre drame, un homme va, vient, horriblement triste; il erre sur la voie, cherchant les amères et incertaines du renseignement sur le sort de sa femme, qu'il attendait. Le voici ramassant une robe maculée et mouillée; il l'examine attentivement. Et l'on voit sur son visage décomposé qu'il se demande si avant de mourir, elle n'a pas eu dans les mains ces feuillets souillés.

Une main recueillie dans la matinée porte au doigt une alliance semblable à celle qui portait la disparue, semblable aussi à celle qui a été retrouvée. Il serait facile de croire à cette main est bien la main de sa femme. L'alliance doit porter à l'intérieur l'inscription suivante: 19 décembre 1873. Mais les charbons sont gonflés. On ne peut pas retirer le cercle d'or. Il faut attendre la venue d'un biondier qui le coupera. Et lorsque l'homme, dont la fille est assise sur un banc voisin, et qu'un ami s'efforce en vain de consoler, est atroce à voir.

SCÈNES INOUBLIABLES

En dehors des personnes qui se sont livrées au secours des blessés, notamment MM. Lechoir, maire de Clayes, et Vidi, maire de Villepreux, et de celles qui viennent en quête d'un renseignement sur un ami ou parent, la gare est envahie par un grand nombre de curieux, gens du voisinage, bicyclistes, automobilistes. Le travail de débarrasser est en effet pénible. On vient de très loin assister à cette fête sportive, de tous les coins de Paris, de la France et même de l'étranger.

Le Grand Steeple de Paris

Paris, 19 juin. — Le Grand Steeple s'est couru aujourd'hui à Auteuil. C'est une solennité annuelle qui comporte toujours un nouvel attrait.

PREMIERE PARTIE

Les ruines du Guindo
C'est le temps de la première floraison des ajoncs, et, à cette époque, la Haute-Bretagne est tout en or.

LA VIERGE

Par Emile BERGERAT
PROLOGUE
La femme bretonne

ment bien compréhensible de la plupart des gens, le chef de gare lui-même en proie à une sorte de folie devant la catastrophe qu'il n'avait pas pu éviter.

« C'était, nous dit un des habitants du pays, une chose inoubliable et affreuse ! » On me conte le cas d'un homme blessé dans des conditions extraordinaires, Mme Bondinot.

La cause de la catastrophe

La responsabilité du mécanicien de l'express tamponneur paraît établie

Versailles, 19 juin. — M. Fabre de Parrot, procureur de la République et M. Rosenfeld, juge d'instruction à Versailles, ont procédé à l'enquête judiciaire sur les causes de la catastrophe.

Il est établi dès à présent que le personnel de la station de Villepreux avait pris la précaution réglementaire pour signaler dans la direction de Paris le stationnement en gare du train immobilisé.

Les signaux d'avance étaient faits; la voie était indiquée comme fermée à tout venant du côté de Versailles. Il apparaît que le mécanicien de l'express du train tamponneur, a brisé ces signaux.

Sa responsabilité semble engagée dès à présent, surtout depuis qu'on a constaté que l'appareil enregistreur de vitesse de sa locomotive portait 102 kilomètres à l'heure au moment du choc, alors que le train n'aurait pas dû marcher à plus de 80 kilomètres.

Il est à remarquer que la catastrophe n'aurait pu être évitée si le mécanicien avait fait un arrêt plus tôt, car il n'a fait qu'un arrêt à la gare de Versailles, des victimes n'ont pas été beaucoup plus nombreuses.

En effet, le train qui part de Granville vers midi doit, normalement, passer — sans s'arrêter — à la station de Villepreux à l'heure précise où le train tamponneur a heurté le convoi en station. Or, hier, ce train de Granville est passé à Villepreux en avance de deux minutes sur l'heure normale. Il s'agit d'un train de voyageurs qui était arrivé à la station à l'heure où il doit y arriver réglementairement, c'est-à-dire à une triple collision qui se serait produite.

L'arrêt a été interrompu et après-midi par l'inspecteur général.

Le mécanicien a déclaré qu'au moment où il avait aperçu le train stationné, il n'en était plus qu'à 100 mètres.

C'est au même instant qu'il a vu que la voie était fermée et qu'il a tenté de freiner.

Si la France les signaux fermés, c'est qu'il était occupé à arranger le niveau d'eau de sa machine qui fonctionnait mal.

BANQUET DU SYNDICAT

Paris, 19 juin. — Le banquet annuel du Syndicat de la presse républicaine départementale a eu lieu aujourd'hui, sous la présidence du ministre des finances.

Au dessert, plusieurs toasts ont été portés.

Dans une allocution chaleureusement applaudie, M. Coehery s'est félicité de la courtoisie et de l'urbanité avec lesquelles la presse, et notamment la presse de provinces, critique l'administration difficile des finances publiques et de la conscience avec laquelle elle travaille à l'éducation populaire par des articles de science pratique.

« A notre époque, a-t-il dit, on les questions économiques prennent toutes les formes, on nous avons à lutter sans trêve défensive sur les marchés nationaux et garder notre place sur les marchés étrangers, où il faut susciter pour cette lutte de viriles énergies et indiquer où doit porter l'effort, c'est à la presse qu'il appartient de faire l'œuvre de propagande indispensable pour la nation tout entière ».

Et en terminant, le ministre a félicité le syndicat de la presse républicaine départementale des œuvres de solidarité qu'elle a fondées et du concours que tous les membres ont apporté généreusement pour le soulagement des grandes misères publiques.

Un instant, la tête du docteur Savidan apparaît, regarde le corps qu'on enlève déjà dans un canot, enveloppé de blanc, puis disparaît dans le trou.

La foule a tu soudain sa voix énorme, babilard, et l'on sait à ce silence qui pèse quelques secondes sur la ville que le « Pluviose » vient de rendre un cadavre.

Tout Calais se rue vers les quais. C'est un délire, une ruée, un tourbillon.

A 3 h. 30, un troisième et un quatrième corps sont remontés. On couche ces deux

LE DERNIER AGE DE LA TRAGÉDIE DU « PLUVIOSE »

On a retiré, dimanche après-midi, dix cadavres; il en reste encore huit dans le « Pluviose ». On espère les retirer en trois heures du matin. — Dans ce cas, les obsèques auraient lieu mercredi. — Un des héros explorateurs de l'épave nous dit ses visions.

(De notre envoyé spécial)
Calais, 19 juin.

On désespérait, on s'ennuyait avec désespoir et scepticisme quand on parlait d'arracher à l'épave échouée dans la vase les cadavres qu'elle contenait. Aujourd'hui le merveilleux soleil du dimanche avait échauffé le cœur de la ville.

Une foule énorme, indisciplinée de promeneurs encombrant les quais presque joyeusement pour assister au spectacle des travaux autour du « Pluviose ».

On avait mené, hier soir, l'épave dans le fond du bassin du port.

Elle était inclinée sur les vases de dessous le pont qui mène vers le casino. Les promeneurs s'en allaient vers la plage, éblouis de beau soleil, amusés de tant de monde en fête, contemplant au passage le gros monstre de fer qui somnolait hideusement dans l'air doré.

Nul ne croyait, dans le public, au miracle d'arracher encore des cadavres.

On voyait travailler sur l'épave les matelots infatigables. C'était la vie, cela. On se croyait loin de la mort.

Le cercueil d'acier rend ses victimes

Tout à coup, à 3 heures 10, une face noire, effrayante, sortit du submersible et refléta sur son masque funèbre le soleil resplendissant.

C'était un mort que les héros de sauvetage enveloppèrent à l'ombre indécise.

Dix minutes plus tard, une seconde face, puis une troisième, pointaient leurs paupières vers l'air immensément joyeux.

D'autres morts encore, dans une hallucinatoire réapparition, revenaient au grand jour, étant rendus à la belle lumière, que le geste affrayant les de leurs mains impuissantes écartait à tout jamais.

La face noire de dix morts apparaît au soleil

On la splendide après-dînée, au ciel soyeusement bleu, ou tant de gens heureux aiment la vie; sur les quais ou le chantier du « Pluviose » est presque gelé, dans l'activité de ses matelots, le balancement des quais, le clapotement de l'eau sur les planches.

La machine à désinfecter trepade sur le quai; son long tuyau serpente vers le « Pluviose », où il plonge. La pompe à eau crache un jet grisâtre.

Mais comment croire à des extractions de cadavres!

On a tant annoncé en vain, et puis quel rêve tragique oserait assombrir cette radieuse journée!

Pourtant, M. le docteur Savidan, vêtu en scaphandre sans le casque, s'est glissé par le capot avant du sous-marin. Avec lui sont disparus dans le gouffre du « Pluviose » les infirmiers, le Galilée de la « Durandal », le capitaine de l'« Escopette », Lefebvre, de la station des sous-marins, puis deux quartiers-maîtres du « Ventouse », Le Goff et Le Pivert.

Un palan, installé sur la « Girafe », laisse plonger dans le capot-avant des cordes... A 3 heures 10, les cordes vibrent. On hésite quelque chose avec une faible animation au bord de la « Girafe »; là, dans le cercle de matelots penchés sur le capot-avant, une longue file de cordes, retenus au grand, se voit monter alors un pendu inoubliable, tenu sous les aisselles par les cordes du palan; osciller dans les rayons du soleil, une grosse tête noire, qui semble dire:

« Non ! » par le geste; une tête comme soignée sur un corps mou, aux traits grêles, aux mains hussantes et sombres comme du bronze.

Un instant, la tête du docteur Savidan apparaît, regarde le corps qu'on enlève déjà dans un canot, enveloppé de blanc, puis disparaît dans le trou.

La foule a tu soudain sa voix énorme, babilard, et l'on sait à ce silence qui pèse quelques secondes sur la ville que le « Pluviose » vient de rendre un cadavre.

Tout Calais se rue vers les quais. C'est un délire, une ruée, un tourbillon.

A 3 h. 30, un troisième et un quatrième corps sont remontés. On couche ces deux

ont eu là les violons de canchamar les plus hallucinantes qu'il soit donné à un homme d'avoir connues.

Il me supplie de lui accorder l'anonymat. Je m'incline.

« Nous avons parcouru, dit-il, presque tout le submersible. Dans ce compartiment, à 3 m. 50 sous le pont, nous avions des lampes à incandescence portatives. Un courant d'air nous permettait de respirer sans casque. Mais quelle odeur suffocante !

A l'avant, dans le poste des équipages, nous avons trouvé sept cadavres, que nous avons fait remonter aussitôt. Une cloison nous séparait du poste des accumulateurs. Nous étions ouvriers les portes à l'arrière du pont. Nous nous sommes trouvés dans le poste des accumulateurs, où trois cadavres nous apparurent.

Parthé eux, le commandant Prat. Tout le monde était à son poste.

Les corps étaient couchés; une épaisseur d'eau de 20 centimètres les baignait. Nous allâmes plus loin. Une nouvelle porte ouverte nous mena dans le poste des équipages.

Personne. Nous parvînmes au poste central, qui était vide aussi.

Nous nous trouvâmes, en poussant un nouveau loquet de porte, dans le poste de la chaudière et des rechauffeurs, où nous pensions trouver des cadavres. Mais rien, nous entendîmes l'eau rentrer.

La cloison était ébranlée, mais c'est par un conduit de fil électrique que l'eau passa.

Nous retournâmes à cette nuit l'exploration de cette partie du submersible.

Il doit y avoir dans le compartiment arrière deux seconds matelots en temps de plongée. Ils manœuvrent là les vannes. On doit y retrouver des cadavres.

Comme ce compartiment est plein d'eau, on va essayer d'ouvrir le loquet de la porte de l'extérieur à l'égale d'un filin. Quand l'eau se sera égalisée dans le submersible, on pompera, et à marée basse nous irons à la recherche des autres corps.

A trois heures, cette nuit, nous enlevâmes peut-être le 27e, mais c'est bien la manœuvre la plus dangereuse qui nous reste à faire.

« Et moi, nous en sortirons ! »

Et cet homme, admiré par tous, s'en va se reposer pour recommencer cette nuit avec ses compagnons le voyage dans le coffre aux deux traitresses.

M. Chéron à Calais avec M. Brard député du Morbihan

M. Chéron, arrivé à 8 heures, a assisté à toutes les opérations avec M. Brard, député du Morbihan, et le docteur Savidan.

Il est parti prodigé les condoléances aux familles.

Les derniers cadavres Mercredi seront célébrés les Funérailles

A la marée basse de cette nuit, on reprendra les travaux.

Pour deux heures, tout le monde est convoqué, mais on ne pense pas pouvoir retirer des corps avant trois heures. Si tout est terminé demain matin, les funérailles auront lieu mercredi.

Calais va donc vivre le suprême heure de son long canchamar.

Cette nuit, les quais seront couverts de monde pour assister à la lutte des sauveteurs héroïques contre la Mort blottie dans son repaire félicite.

ELECTION SENATORIALE

COTE D'OR
Dijon, 19 juin. — Voici les résultats de l'élection d'aujourd'hui :

Inscrits : 1.101. — Volants : 1.008

MM. le docteur Chauveau, représentant de gauche, 532 voix, ELLU. — Le général André, ancien ministre, radical socialiste, 459. — Bulletin blanc, 1. — Divers, 3.

Il s'agissait de remplacer M. Ricard, sénateur radical, décédé.

M. Ricard, d'abord député, était entré au Sénat le 4 janvier 1903. A cette époque, M. Ricard fut élu le troisième et dernier par 335 voix sur 1.025 votants. Les deux premiers élus, MM. Hugot, radical, et Ploy, républicain, avaient eu 743, 744, 745 voix.

Deux autres candidats radicaux avaient environ 250 voix.

La dernière élection sénatoriale à laquelle il a été procédé dans la Côte-d'Or, a eu lieu le 16 janvier 1910, pour remplacer M. Ploy, décédé. A cette date, M. Messier, député radical, avait été élu au second tour par 593 voix, contre 494 au général André, déjà candidat.

DANS LA REGION

A MARCQ-EN-BARCEUL

L'INCENDIE de la distillerie Lesaffre

LES DEGATS SONT EVALUES A PLUS D'UN MILLION

Le feu qui a détruit en partie la distillerie Lesaffre, rue de Lille, au Pont de Marcq s'est déclaré à la suite de machines situées parallèlement à la rue de Lille, près de la cour d'entrée des drèches.

La distillerie comprend de très vastes bâtiments, formant un immense quadrilatère qui s'étend du côté de la rue de Lille, sur une longueur de deux cents mètres, et dont les ailes vont rejoindre le canal de la Marquise, à cent cinquante mètres derrière l'usine. Celle-ci est dirigée par les trois frères, MM. Emile, Maurice et Léon Lesaffre.

La distillerie occupe environ deux cents ouvriers. Jour et nuit, le travail ne cesse, une équipe de 35 à 37 ouvriers assurant ce lui de la nuit.

L'ALARME

Vers 1 heure trois quarts, M. Louis Meurillon, machiniste, surveillant les chauffeurs qui acciavaient le foyer des énormes chaudières, lorsque soudain, M. Bernard Vanhout, graisseur, lança le cri d'alarme: « Au feu ! »

Après suite d'un ébranlement de la pompe, une étincelle avait jailli et en un clin d'œil, le toit était en flammes.

Les pompiers de Marcq accoururent, sous les ordres du lieutenant Figeat. Mais l'incendie avait pris un feu d'artifice, les énormes proportions que MM. Lesaffre déclarent de solliciter le concours des pompes à vapeur des environs, les pompiers de Marcq étant manifestement impuissants devant le feu terrible qui s'élevait à une demi-heure plus tard dans toute son intensité.

LE FEU MENACE LES MAISONS VOISINES

Les flammes avaient aussitôt léché le mur imbibé d'huile, puis avaient gagné le plafond. Au-dessus de cette salle des machines se trouvaient d'immenses magasins contenant sept étages et renfermant d'énormes quantités de grains et d'orges.

Le magasin s'embrâma avec une rapidité inouïe, de telle sorte que lorsque la pompe à vapeur de Fourcroy, arriva la première, une heure plus tard, ce vaste bâtiment ne formait déjà plus qu'un immense brasier.

Le château de M. Lesaffre, séparé seulement de quelques mètres du brasier, courait les plus grands risques. On se préoccupa de protéger un peu, de même que deux habitations situées en face, de l'autre côté de la rue, et occupées par MM. Ploy et Vanlerbergh, débattant. On dut arroser ferme ces deux habitations pour les empêcher de flamber, tant la chaleur était intense.

Les flammes s'élevaient à des hauteurs considérables et se voyaient de très loin. Tout autour du foyer, et jusqu'à une distance de deux cents mètres tombaient des flammèches.

LES SECOURS

Les pompes à vapeur de Roubaix, prouvées l'usine Robinson à La Madeleine, arrivèrent à leur tour, et on se partagea la besogne. Le foyer atteignit aussitôt la salle des grosses machines et les moteurs de l'usine. Par moments, des bruits sinistres se faisaient entendre; c'étaient les voitures et les étages qui s'effondraient, projetant en l'air des myriades d'étincelles. Malgré les efforts des pompiers on ne put empêcher l'incendie de continuer à dévorer la matière, la menuiserie et les six tourailles ainsi que les germoirs. Cela forma bientôt un brasier immense de 120 mètres de long.

ON PARVIENT A ARRÊTER LE SINISTRE

C'est qu'au bout de trois heures de travail que les pompiers purent se rendre maîtres du feu.

Pendant toute la nuit une foule immense envahit les terrains avoisinant l'usine incendiée.

Le service d'ordre était assuré par M. Douze, commissaire de police, assisté des deux gardes ainsi que de plusieurs gendarmes.

Les dégâts, couverts par une assurance, sont estimés approximativement à plus d'un million.

Les deux cents ouvriers de l'usine n'auront pas à chômer par ils pourront aller travailler à la distillerie similaire de Marquette.

A LILLE

Le retour de Favier

Le retour à Lille de l'assassin du garçon de recettes Favier, est imminent.

A la maison d'arrêt, des ordres ont été donnés en vue de ce retour, et une cellule lui a été préparée.

BAPTÈME DELESPAUL-NAVEZ

Universellement le meilleur
DRAGÉES-CHOCOLATS
LILLE - Rue Nationale, 89 - LILLE